

<https://www.facebook.com/groups/fondation.france.libre/posts/2912120695674335/>

Lydie Bastien. Texte du journal le Monde.



C'est elle qui a fait arrêter Jean Moulin

Elle s'appelait Lydie Bastien. Devenue en 1943 la maîtresse de René Hardy, elle fut à l'origine de la trahison fatale au chef de la Résistance. Le journaliste Pierre Péan élucide un mystère vieux de cinquante ans.

était l'« énigme de Caluire », le « mystère de la chambre jaune » de l'histoire de la Résistance : qui a trahi Jean Moulin ? Depuis cinquante ans, cette question ne cesse d'alimenter des polémiques plus ou moins sérieuses, la volonté de comprendre et de rendre justice au héros martyr se mêlant à la fascination pour le mystère entourant ce fait divers parfait - unité de temps et de lieu - où se sont croisées la petite et la grande histoire.

Ce 21 juin 1943 se réunissent dans la proche banlieue lyonnaise quelques cadres militaires de la résistance de zone Sud. Ils répondent à la convocation urgente de Jean Moulin après l'arrestation à Paris par les Allemands du général Delestraint, responsable de l'Armée secrète. Sous la conduite de Klaus Barbie, les hommes de la Gestapo font irruption et arrêtent le chef du tout récent Conseil national de la Résistance et six de ses camarades. René Hardy, qui représente le mouvement Combat, bien qu'il n'ait pas été convoqué, est le seul à prendre la fuite, dans des conditions telles qu'il sera immédiatement accusé du désastre, mais acquitté, faute de preuves, lors de son procès, en janvier 1947. Roger Wybot, patron de la DST, découvrira peu après que Hardy a menti à la justice et à ses camarades : il avait été arrêté par Barbie puis relâché quelques jours avant Caluire ! René Hardy affronte donc un second procès en mai 1950, mais obtient à nouveau l'acquittement au bénéfice du doute. Avec un tel suspect blanchi deux fois par la justice, l'« affaire de Caluire » n'a cessé, dès lors, de s'amplifier, au travers d'articles, de procès et de livres dont la volonté de dénigrer l'épopée résistante n'était pas toujours absente.

L'énigme est enfin levée aujourd'hui grâce à Pierre Péan : René Hardy est bien au cœur de la trahison, mais pas comme acteur principal. Il fut un jouet aux mains d'une femme - Lydie Bastien, sa maîtresse d'alors - à laquelle il était pitoyablement soumis et qui, elle, travaillait pour les Allemands ! Elle est responsable non seulement de l'arrestation de Jean Moulin, mais aussi de celle du général Delestraint : les deux patrons - politique et militaire - de la Résistance

intérieure doivent donc tous deux leur chute, à quelques jours d'intervalle, à une beauté de 20 ans, jamais inquiétée et morte récemment à Paris, en 1994.

Après la sortie, à la fin de l'année dernière, de sa biographie Vies et morts de Jean Moulin, dans laquelle il s'interrogeait sur le rôle exact de ce personnage mystérieux, Pierre Péan fut contacté par Victor Conté, l'exécuteur testamentaire de Lydie Bastien : elle l'avait chargé de faire savoir, après sa mort, la vérité sur son rôle, à condition de trouver de « bonnes oreilles ». A partir des confidences recueillies par Victor Conté, Pierre Péan a entrepris une enquête sur la vie de cette femme fascinante, dénuée de toute morale, et qu'il a, s'efforçant de rester poli, baptisée « la Diabolique de Caluire ».

Une « âme onduleuse et glaciale de reptile »

Selon ces aveux d'outre-tombe, Lydie Bastien était en fait l'amante de Harry Stengritt, adjoint de Klaus Barbie et responsable à Lyon de la collecte des renseignements auprès de sources françaises. Chargée de séduire René Hardy, personnage important de l'Armée secrète en tant que patron de Résistance-Fer, elle l'aborde dans un café où il a ses habitudes et parvient à ses fins avec une rapidité foudroyante. Le résistant succombe au point de déraisonner : en violation de toutes les consignes de sécurité, il met Lydie Bastien dans le secret de ses activités moins de dix jours après leur rencontre ! Elle apprend rapidement l'existence de « Max », ainsi que les violents conflits qui l'opposent au mouvement Combat d'Henri Frenay. Elle récupère le message du rendez-vous avec le général Delestraint, qu'elle transmet à Barbie, et organise le voyage au cours duquel René Hardy sera secrètement arrêté puis relâché après avoir accepté le marché proposé par Barbie.

Lydie Bastien sera grassement payée en bijoux par Barbie pour sa réussite. Elle semble n'avoir jamais agi que par intérêt, comme l'atteste le récit de sa vie reconstituée par Pierre Péan. Elle s'investit dans le truquage des deux procès de René Hardy, non par affection pour l'ancien résistant, qu'elle a laissé tomber depuis longtemps - elle a même monnayé à la presse à scandale les lettres d'amour qu'il lui avait envoyées ! - mais parce que leurs sorts sont liés.

Sa jeunesse durant - elle n'a que 22 ans en 1945 - elle passera d'un homme à l'autre, avec un penchant exclusif pour les riches ou les influents. Parmi eux, Ernest de Gengenbach, prêtre défroqué devenu écrivain surréaliste, a satisfait tous ses caprices, l'introduisant dans les milieux littéraires parisiens et convainquant même Olivier Messiaen de donner un récital uniquement pour elle. Il livrera son expérience d'amant torturé par cette « luciférienne » dans un livre, L'Expérience démoniaque, publié en 1949 aux Editions de Minuit. Il y décrit une « beauté fatale » cachant une « âme onduleuse et glaciale de reptile », passionnée d'occultisme, de spiritisme, abjurant dans le blasphème et un nietzschéisme de série B un passage douloureux dans un pensionnat religieux. Elle dit vouloir se « libérer du joug du Bien et du Mal » : « Les hommes ne sont que des pions d'échiquier, marionnettes à manœuvrer. »

Prêtresse pour illuminés et intermédiaire en affaires

Sa collection de « marionnettes » sera très éclectique. Un riche magnat - qu'elle appelait « le vieux » - arrêté pour collaboration économique. Un escroc pour esprits crédules, Maha Chohan, chef de la Fraternité blanche universelle, qui se prétend descendant de Gengis Khan et prince de l'Agartha, royaume souterrain du Tibet. Accusé d'être un « imposteur », le mage sera interdit de séjour en France en 1950 et la police le soupçonne d'être un ancien nazi passé au service de l'Est. Puis Samuel Ogus, richissime homme d'affaires qui fait de l'import-export avec les pays de l'Est, très lié aux milieux financiers du PCF. Il se suicidera en 1955. Lydie Bastien part alors pour Bombay, où elle se fiance à un maharaja et crée le Conseil international pour la recherche sur la nature de l'homme, dont elle parvient à faire inaugurer le centre new-yorkais par Eleanor Roosevelt. Installée ensuite aux Etats-Unis, elle signe, sous le nom d'Ananda Devi, des articles sur l'hypnotisme et le yoga, thèmes qui la rapprochent d'Aldous Huxley, avec lequel elle travaille sur les « expériences de la conscience ». A la suite d'une affaire ennuyeuse - l'un des paumés qui l'entourent se jette par sa fenêtre - elle revient à Paris, où elle fonde le Centre culturel de l'Inde, sous le patronage d'André Maurois. Mais elle ajoute à son hobby de prêtresse pour illuminés des activités plus concrètes : un bar-discothèque à Montparnasse, Le Boucanier, qui lui sert surtout de lieu de rendez-vous pour sa nouvelle spécialité occulte : « intermédiaire » pour affaires en tout genre en Afrique. Elle a créé à cette fin la Panafrican Trade and Investment Corporation (Patic), basée à Monrovia : une officine de corruption pour obtenir des marchés en faveur d'entreprises occidentales.

L'enquête de Pierre Péan sur cette aventurière exceptionnelle donne raison à Henri Frenay, qui voyait en l'affaire Hardy « l'épisode le plus douloureux de la Résistance française » et qui avait émis l'hypothèse que Lydie Bastien fût un « agent allemand ». Elle permet aussi de comprendre l'une des dernières confidences de René Hardy, peu avant sa mort : « Les femmes et les putains furent mon problème : savoir les distinguer, c'est une épreuve, quoi qu'on en dise, fort difficile. »

---

Contribution de Nicolas G. Ravel

C'est plus compliqué que cela, même si tout ce que Péan écrit est exact...et connu de longue date. En réalité, comme l'a reconnu le général de Gaulle lui-même, des années après la publication de ses "Mémoires de guerre", Jean Moulin qui se savait traqué depuis plusieurs semaines avant Caluire, fût en réalité une victime des luttes intestines qui faisaient rage au sein des mouvements de résistance, qui n'avaient d'unis que le nom. C'est la combinaison de ce bruit de fond qui avait alerté l'Abwehr et le SiPo-SD du KdS de Lyon (aidés par leurs supplétifs français les plus zélés, dont Multon "Lunel" et Moog, ou les agents doubles voire triples au jeu obscur comme Edmée Deletraz "Mme. Deville"), redoutablement efficaces, de l'irresponsabilité fautive de quelques cadres de Combat (surtout Aubry, dépressif et Bénouville "Barrès", inconséquent et avide de pouvoir, sur fond de rancœurs personnelles nourries par l'autoritarisme tranchant de "Rex"), et de la trahison de Hardy "Didot" retourné par Lydie Bastien, qui a conduit à l'arrestation tragique du 21 juin 1943. Mais même sans ce traître avéré (rapports Kaltenbrünner II et Flora), "Rex" n'aurait été qu'en sursis. Plutôt que de regagner Londres ou de se faire oublier quand cela était encore possible, il a choisi de se sacrifier - héroïquement - en poursuivant la lutte pour la plus noble des causes, l'amour et la défense de la Patrie (qui ne lui a pas toujours été aussi reconnaissante qu'on l'imagine).